

Une longue route

Jean-Guy Pilon

Volume 16, numéro 5-6 (95-96), septembre-décembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1498ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pilon, J.-G. (1974). Une longue route. *Liberté*, 16(5-6), 71–80.

Une longue route

Je suis dans un non-lieu. Tout y devient possible. Le rêve se mêle au souvenir. Je veille et je dors sans le chant de l'alouette...

Le soleil luit sur les ailes de l'aéroplane. Un soleil immobile que l'on traîne avec soi tout au long de l'Atlantique, dans une douce rêverie où s'entassent, pêle-mêle, souvenirs d'enfance et de maturité, violents désirs et projets imprécis pour demain. Comme à l'église, lorsque j'étais adolescent et que les odeurs d'encens et de cire brûlée, me ramenaient à cette seule et unique pensée, à ce gouffre et à ce feu que j'allais connaître plus tard et où je n'aurai jamais fini de me précipiter et de saisir de pleines mains et de plein coeur cette nécessaire et essentielle chair, en sa géométrie inexpugnable.

Et je dérive doucement au-dessus de l'Atlantique, dans cet aéroplane incroyable que seule Air France a réussi à rendre à ce point habitable et chaleureux, doux. Serait-ce parce que j'y occupe toujours le même siège que je m'y sens aussi à l'aise dans ce merveilleux 747 ? Combien de fois exactement m'y suis-je retrouvé à cette place, à ce numéro 51K, où je sais que personne ne me tirera de ma rêverie et de ce monde imaginaire qu'il me plaît de retrouver à chaque voyage ? Je m'y suis réinstallé des dizaines et des dizaines de fois avec allégresse. Pour le plaisir de la traversée et du sommeil. Pour me retrouver.

C'est ici aujourd'hui que j'ai décidé de préparer cet article pour le numéro du 15ième anniversaire de LIBERTÉ. Et le sujet qui m'a été attribué n'est pas facile : les éphémérides !

Je n'ai aucune note, seulement des bribes de souvenir, des moments difficiles ou joyeux, des mots perdus qui remontent dans cette douce torpeur et je me souviens avec attendrissement des amitiés et de tant de folles espérances... A 950 kms à l'heure dans la ouate ensoleillée, dans la beauté du monde... Dans un non-lieu.

C'était au début de l'année 1958. Depuis mon enfance, j'avais rêvé d'une revue ou d'une publication quelconque. A quatorze ans, dans ce désert du coeur que fut le collège, j'avais créé un petit journal imprimé sur gélatine. J'en ai encore, dans un vieux coffre, quelques exemplaires. Je les ai feuilletés une fois ou deux, dans ma vie d'adulte, et je n'en ai tiré que cafard et ennui. Et tristesse.

1958 donc. Tout au long de cette année, nous avons tenu des réunions d'évaluation. L'année précédente, en 1957, à quelques-uns, nous avons organisé la Rencontre des poètes qui allait devenir la Rencontre des Ecrivains.

Ce premier groupe avait été composé au hasard : si l'on retrouvait ces êtres de générosité qui voulaient vraiment faire une revue (je pense à André Belleau, à Fernand Ouellette, à Jacques Godbout et à Jean Filiatrault), on y retrouvait d'autres personnes qui ne tenaient pas réellement à faire une revue et que l'on rencontra là, comme on les vit parfois ailleurs par la suite. A cause d'eux LIBERTÉ faillit bien ne pas paraître ; il faut au moins une fois, pour l'histoire, écrire leurs noms : Lucien Véronneau, Paul-Marie Lapointe, Gilles Carle, Gilles Héneault, Michel Van Schendel. En démissionnant tous ensemble le lendemain de la parution du premier numéro, surévaluant sans doute leur importance et leur prestige, ils s'imaginaient peut-être tuer la revue. Ils ne faisaient que s'illusionner gravement sur eux-mêmes. C'était ne rien connaître à l'entêtement et à la persistance de ceux qui cons-

tituaient dès les premières réunions, la véritable équipe de LIBERTÉ, de ceux qui s'étaient reconnus par l'esprit et le coeur : Jacques Godbout, Fernand Ouellette, André Belleau et Jean Filiatrault. C'est cette équipe-là qui pendant près de deux ans a donné de son maigre salaire à la caisse commune. Et Dieu sait qu'à cette époque nos revenus étaient faibles et nos charges écrasantes. Si LIBERTÉ a pu vivre, c'est grâce à eux. Ils ont fait LIBERTÉ et je suis honoré d'avoir été associé à leur détermination et à leur plaisir. Et pendant des années, patiemment, Jean Filiatrault, à qui il faut rendre hommage, a tenu la comptabilité de la revue : tâche modeste et ennuyeuse, s'il en est une. Il l'a toujours fait avec la générosité que nous lui connaissons.

On a pu lire parfois, dans des articles élaborés, que l'Hexagone a donné naissance à LIBERTÉ. Il n'en est rien. LIBERTÉ s'est créée en marge de l'Hexagone même si plusieurs poètes publiant à l'Hexagone étaient intéressés par la création d'une revue.

Jusqu'au numéro 10, nous indiquions sur la couverture « Editions de l'Hexagone » en espérant ainsi unir nos faibles forces... L'association entre les deux organismes s'arrêtait là.

Pour éviter de multiples confusions, nous avons alors décidé dans la plus cordiale sérénité, de ne plus associer les éditions et la revue.

Plusieurs autres collègues ont été, par la suite, associés à notre équipe pour des temps plus ou moins longs : Claude Asselin qui est journaliste, Fernand Côté qui rentrait de Paris, André Guérin qui est président du Bureau de surveillance du Cinéma, Michèle Lalonde qui est belle, Yves Préfontaine qui a manqué à l'amitié et avec qui nous eûmes des mots, Hubert Aquin dont je parlerai plus loin, André Payette, qui y a donné du temps et du travail sans jamais pouvoir s'incorporer vraiment à l'équipe.

Bien calé dans mon fauteuil, je bois à petites gorgées le bon champagne que vient de m'apporter avec les hommages

et le sourire d'Air France, une hôtesse blonde qui est jolie et douce mais que je trouve belle. Et je le lui dis. Et je lève mon verre à sa santé et à ses amours. Je lui ai demandé de la toucher : elle a été quelque peu étonnée, a souri plus encore (peut-être même a-t-elle ri) et m'a tendu son bras que j'ai légèrement effleuré. Elle a joué le jeu de la douceur. Ainsi, un soir à la fin d'un spectacle à Paris, Jean Montalbetti m'avait piloté jusqu'à la porte de la loge de Delphine Seyrig qui jouait une pièce d'Arrabal. Je lui avais simplement dit : Vous êtes si belle. Je vous aime. Me permettez-vous de vous toucher ? Elle avait dit oui, gravement. J'avais, du bout des doigts, effleuré sa chaude épaule rose et j'en avais vibré dans tout mon corps et mon cœur.

Je dérive à 950 kms à l'heure au-dessus de l'Atlantique, et là-bas, j'aperçois la pointe du Groenland. Je pense à mes fils, et je suis heureux. La blonde hôtesse me sourit...

« nous ne nous verrons plus jamais sur terre
l'automne est morte souviens-t-en
odeur du temps brin de bruyère
mais souviens-toi que je t'attends. »

Et LIBERTÉ ! Une fois que la moitié de l'équipe initiale eut démissionné nous travaillâmes d'arrache-pied à faire cette revue. A la créer vraiment. Les numéros sont là, qui témoignent de nos erreurs, de nos à peu près, mais aussi de notre vitalité. Et de notre enthousiasme pour l'écriture et la pensée. Pour la parole ouverte. Et ce fut le numéro sur Edgard Varèse et ce fut le numéro spécial sur Alain Grandbois et ce fut quoi encore... Pour moi, par ailleurs, une certaine fatigue. Et un beau jour de juillet, dans la splendeur violente de Rio de Janeiro, je décidai de demander aux camarades d'élire quelqu'un d'autre à la direction. C'était à l'été de 1960 : bien des luttes se préparaient et devenaient possibles.

Je fus absent du Québec pendant quelques mois, à la fin de 1961. J'assistai donc moins souvent aux réunions, mais chaque numéro me procurait joie et impatience.

Jacques Godbout, pendant quelques années, y mena brillamment et fermement d'essentiels combats. Et Hubert Aquin le remplaça à la direction de la revue ; il y fut égal à lui-même : étourdissant d'intelligence et d'humour, aussi imaginaire qu'irréaliste, profondément écrivain. Jusqu'au jour, c'était en janvier 1963, où il nous annonça, au cours d'une séance quasiment tragique, qu'il considérait avoir échoué dans son travail de directeur de la revue et nous demandait de le remplacer. Il demeurait cependant dans l'équipe. A la suggestion de quelques camarades, et (je ne m'en cache pas) parce que ça me plaisait, j'acceptai de reprendre la direction de la revue.

Et nous recommençâmes. J'eus, à ce moment-là, dans l'état de délabrement où se trouvait LIBERTÉ l'impression de relancer une seconde fois la revue. Mais j'avais appris, comme mes camarades, à mieux travailler en équipe. Ah ! Bien sûr, il y eut des sautes d'humeur, des erreurs et des inexactitudes. Nous le savions, nous l'avions accepté. Mais que de joies et de plaisir !

Et les numéros paraissaient et la revue élargissait son audience. Il y avait là une chose un peu folle qui s'appelait la continuité malgré tout. J'y ai toujours beaucoup tenu, et l'espérance, en plein coeur des moments difficiles, nous a finalement donné raison.

J'écris ces lignes et c'est mon nom qui apparaîtra au bas de cet article, mais je tiens à rappeler ici que LIBERTÉ a toujours été une belle aventure d'équipe. Et que nous y avons trouvé plaisir et profit.

Il y eut, sachons-le bien, des moments creux, des bas, des petits désespoirs. D'énormes disputes au milieu de la nuit qui faisaient que le lendemain matin dès la première heure l'on se téléphonait et que l'on se retrouvait tout de suite pour vider d'autres bouteilles et se réconcilier bruyamment ou presque amoureusement.

Jeune littérature... jeune révolution : un numéro où nous donnions la parole aux jeunes de la génération qui nous suivait ; nous leur avions demandé de composer un fronton. L'on dit souvent que ce fut pour eux l'occasion de se reconnaître et qu'ils résolurent alors de fonder la revue *PARTI-PRIS* qui mena un combat essentiel et dur pendant quelques années.

En même temps les premières bombes nous surprirent tous et nous amenèrent à nous poser toutes sortes de questions inhabituelles. Nous pensions aussi à nos enfants...

Les numéros paraissaient assez régulièrement et apportaient chaque fois leur cargaison de poèmes nouveaux, de nouvelles, d'études. Et des numéros spéciaux de qualité, je crois.

A l'occasion du numéro spécial sur la Manicouagan, toute l'équipe passa trois jours sur le chantier. Ce fut une joyeuse expédition dont on garde encore souvenir.

Et le numéro sur Montréal que vanta André Malraux lors de sa visite au Québec.

Et le numéro sur le roman (1960-1965), et sur le cinéma, et, et, et...

Et ce numéro sur René Char qu'il me prit près d'un an à réaliser et d'autres encore... Des hommages à des poètes, des témoignages, des essais de situation...

Nous nous acheminions lentement vers octobre 1970, et cette seule pensée fait remonter en moi haine et dégoût pour ces hommes politiques qui sont toujours aux aguets. Que le souvenir des poètes emprisonnés et humiliés ne s'efface point de nos mémoires, que le souvenir de tous ceux qui furent humiliés à un titre ou à un autre ne s'efface point. Et que la haine demeure vivace et définitive, si nous avons un peu de dignité et, pour nos enfants, un peu de respect.

Je suis dans un non-lieu. Je traverse un espace...

Au-dessous, l'Atlantique est d'un bleu froid, pâle et sans surprise.

Ephémérides ?

Je me dis que les éphémérides de LIBERTÉ se confondent quelque peu avec celles du Québec de ces années-là : parfois heureuses, parfois hésitantes, parfois tristes. Mais elles ont ceci de différent, qu'à LIBERTÉ nous réalisons souvent nos rêves, alors que le Québec risque de mourir en élaborant son projet de vie.

L'un de ces rêves que nous avons réalisés, ce fut notre voyage en Israël, en 1972, en prévision de ce numéro spécial que nous voulions consacrer à la littérature d'Israël.

Un soir de la fin de janvier, André Belleau et Fernand Ouellette me rejoignirent à Jérusalem. Nous partageâmes dans une grande explosion d'amitié, enthousiasme et douces folies. Et l'émotion de toute notre vie, de notre culture...

Nous vécûmes une semaine historique. Un an plus tard nous devions aller au Chili, mais l'on sait ce qu'il y advint de la liberté...

Il y eut plusieurs autres numéros spéciaux parmi lesquels il convient de mentionner le numéro sur le Sacré que Fernand Ouellette prépara avec soin et grande patience.

Et il y eut aussi la Rencontre des Ecrivains dont certains hurluberlus ont parlé à tort et à travers.

On pourra lire plus loin l'article qu'André Belleau consacre à la Rencontre ; je ne voudrais ajouter ici qu'un commentaire personnel sur un événement de la dernière séance de la Rencontre de 1971 alors que Hubert Aquin profita de la tribune qui lui était offerte pour démissionner du comité de la revue nous accusant d'être sous le contrôle du Conseil des Arts et de l'idéologie fédéraliste.

Cela nous étonna, nous qui nous sentions libres de toute attache. Nous qui voulions donner la parole à tous ceux qui avaient à dire des choses et dans notre esprit, Hubert Aquin faisait partie de ceux-là.

Je n'ai pas à juger Hubert Aquin : le comportement de celui qui avait été le directeur de LIBERTÉ me répugne cepen-

dant. Je l'ai écrit dans les jours qui ont suivi, indiquant bien qu'Hubert Aquin mentait.

Je n'aurais plus jamais parlé de cet incident si celui qui l'a provoqué avait eu l'élégance de ne pas y revenir à quelques reprises depuis ce temps et encore récemment, en octobre 1974, au moment où il recevait le Prix de la Presse, propriété de Power Corporation, société souvent dénoncée en certains milieux littéraires proches de celui-là qui parlait, en 1971, de « holding idéologique ».

Si nous croyons à l'amitié et à la générosité, nous croyons aussi que l'élégance fait partie intégrante du comportement d'un homme bien né...

Et par la suite, — parce que nous sommes pour la vie — LIBERTÉ créa la Rencontre québécoise internationale des Écrivains. Nous franchissions un autre pas qui s'inscrivait dans cette ouverture au monde que nous avons commencée de réaliser et à laquelle nous ne sommes pas prêts de renoncer.

L'aéroplane survole maintenant le Labrador et ce sera bientôt le golfe. Le Québec, sur une carte, a l'air d'une harpe. Dommage que l'on ne puisse pas voir cette forme harmonieuse du haut du ciel, non plus que dans nos petites journées au ras du sol.

Dans une heure ce sera Montréal. J'aurai révassé, mangé et bu et dormi aussi une bonne petite heure au cours de cette traversée qui est comme je les aime, comme toutes les autres en fait, sans histoire.

A mon arrivée, entre mille autres choses, il y aura les épreuves du prochain numéro de LIBERTÉ à corriger, des textes à lire et à faire lire, des commandes à remplir, des changements d'adresse à effectuer, des factures à faire, des colis à faire, aller au bureau de poste, trimballer des caisses d'anciens numéros, expédier des avis de réabonnement, faire des dépôts à la banque, mettre de l'ordre dans la comptabilité, prévoir la date de la prochaine réunion, faire d'autres colis, trimballer d'autres caisses et quoi encore? Voilà la gloire et le panache

d'une fonction comme la mienne. Pour combien de temps encore ?

Et pourquoi faire, mon Dieu ? Et pour qui, dites-le-moi ?

Si LIBERTÉ continue de paraître, c'est pour des raisons bien précises, surtout par les temps que nous traversons. La première c'est que le comité de direction de la revue est composé d'écrivains à l'esprit clair et ouvert, soucieux de littérature et préoccupés par les problèmes du Québec. D'écrivains qui ont noué des amitiés un peu partout dans le monde et qui se sentent à l'aise à Paris, à Londres, à Rome, à New-York, à Rio ou à Amsterdam (et comment donc !). D'être généreux qui pratiquent l'amitié comme un art. Ce sont là des choses qu'il faut dire et il se trouvera bien quelques esprits grincheux et hargneux pour relever ces propos : c'est que la générosité de coeur et d'esprit n'est pas très répandue. Et que l'amitié profonde que l'on vit à LIBERTÉ paraît suspecte et empreinte de sombres desseins : non, elle est simple, vivante, génératrice d'idées nouvelles et d'émerveillement.

Il faut dire ces choses comme il faut dire le plaisir fou qu'engendre cette équipe dans ses diverses manifestations. Et dans cette équipe quelque peu frivole qui ne se prend jamais au sérieux, il y avait cette année deux candidats au Prix Goncourt : ce n'est pas banal.

L'équipe, c'est là la première explication de la vie de LIBERTÉ. L'autre c'est l'aide que nous recevons du Conseil des Arts du Canada et sans laquelle il serait impensable de publier pareille revue.

Notons au passage que le Ministère des Affaires culturelles du Québec a cessé depuis longtemps d'apporter sa maigre contribution à LIBERTÉ, contribution qu'il fallait quémander comme des gueux ; le même Ministère a également cessé d'aider la Rencontre québécoise internationale des Écrivains. Mais je n'ai pas l'intention de penser plus longuement à cette inexistence, ne voulant point gâter la dernière demi-heure

qu'il me reste dans ce beau 747 d'Air France qui fonce vers ma ville et ma maison.

LIBERTÉ sera-t-elle toujours la revue de notre génération ou se transformera-t-elle de nos impatiences et des découvertes incessantes que nous faisons dans toutes les régions du coeur et de l'esprit ?

L'aéroplane approche. Il fait encore soleil pour un moment, mais j'imagine que là-dessous il fait gris ou il neige. Qu'importe ! Mes fils m'attendent et je retrouverai mes amis.

Et ce sera comme auparavant : dans la douceur, la tendresse et l'émerveillement. Et le travail sans arrêt. Et la joie.

Non, on ne peut écrire sur les éphémérides de LIBERTÉ quand on a eu la chance de vivre cette aventure heureuse qui ne devrait jamais se terminer. Comme l'amour.

JEAN-GUY PILON